



Y.C. LE ROY

MORE MAJORUM

ROMAN

H

editions

POLAR



H

ditions

MORE MAJORUM

Retrouvez tous nos ouvrages sur
HERACLESEDITIONS.COM

Crédits

Composition graphique et typographique
Arts & Artists Agency

ISBN 978-2-38661-033-2 Format PDF
© Héraclès Éditions, Paris, 2025. *Tous droits réservés.*

LDLGROUPE.FR
LDL – 51 rue Condorcet, 75009, Paris.

Y.C. LE ROY

MORE MAJORUM

H

éditions

Cette page est vierge dans l'édition papier.

À Marie,

Cette page est vierge dans l'édition papier.

« On écrit pour rendre justice à la vérité. »

SUZANE SONTAG

Cette page est vierge dans l'édition papier.

« Un ami est celui qui me rend justice. »

FRANCESCO ALBERONI

Cette page est vierge dans l'édition papier.

Ce roman est en partie inspiré de faits réels.
Certains noms, lieux et circonstances ont été modifiés.

Cette page est vierge dans l'édition papier.

1974 – SUCY-EN-BRIE – UNE MEULIÈRE COSSUE

Seul un rai de lumière filtre en bas de la porte du placard sous l'escalier.
Je parle à voix basse avec mes amis les balais et les serpillières.
J'aime leur odeur.
Sans cette lueur je pourrais penser être morte.
Sans ces douleurs je pourrais penser être morte.
Édith a encore été méchante ce soir.
Papa n'était pas là. Il est souvent absent depuis que maman est morte.
Je n'avais pourtant pas fait de bêtise aujourd'hui.
J'avais même réussi à avaler cette infâme soupe sans tacher la nappe.
C'est mon petit frère Antoine qui a fait l'idiot.
Comme d'habitude.
Et c'est moi qui ai reçu les coups.
Comme d'habitude.
Je préfère ça. Il est trop petit Antoine.
On m'a dit que maman s'est noyée dans le lac du bois de Vincennes.
J'ai pleuré.
Antoine n'a pas tout compris. Il a pleuré, comme moi.
Après, Édith est venue dormir dans le lit de maman et papa.
Maman ne me tapait jamais. Même lorsque je faisais tomber quelque chose. Édith me tape quand papa n'est pas là. Des gifles. Des fessées.
Et des coups de pied.
Je ne pleure pas. Je ne dis rien. Elle serait trop contente.

Je la regarde droit dans les yeux comme maman m'a appris à faire avec les gens méchants. Alors, elle tape plus fort et elle m'enferme sous l'escalier.

Cachée derrière les tentures du salon, je l'ai vue planter des aiguilles dans la p'tite poupée de chiffon.

Je n'aime pas ses yeux quand elle fait ça.

J'entends la voiture de papa qui roule sur les gravillons de l'allée du parc. Édith me sort du noir, me fait vite monter dans ma chambre et me couche avant que papa ne rentre dans la maison. Papa ne vient pas me dire bonsoir. Ce n'est pas de sa faute. Il a trop de choses à faire. Je n'aime pas Édith. Un jour je lui dirai.

JEUDI 25 AOÛT 1994 – FIN DE MATINÉE
LA GOUTTE D'OR, RUE ACHILLE MARTINET
PARIS XVIII^{ÈME} – SIÈGE DE LA 2^{ÈME} DPJ

Ma première perm', putain, mon premier meurtre. Ou ce qui y ressemble paraît-il. On me traite déjà de chat noir. Cette excitation lorsque la ligne de l'état-major sonne. L'officier responsable des urgences me saisit par son ton autoritaire :

« Lieutenant Sikorsky ? C'est toi l'officier de perm' ?

Ok, c'est la salle à l'état-major. Tu vas au 5, Lamarck, escalier A, 4^e étage. Les bleus sont sur place. Ils gèlent la scène. L'IJ est déjà en route.

Oui, un meurtre apparemment. Bordel dans l'appart. C'est la bignole qui a découvert le corps en montant un colis.

J'sais pas. Elle te dira. Elle nous a à la bonne. Son mari est flicard au central 18. T'emballe pas trop. La Crim' est déjà alertée. Ils envoient un binôme d'observateurs. Ils vont sûrement revendiquer. Prends les premières infos et tu leur passes le relais. »

Les mains qui tremblent. Depuis six mois que je suis à la 2, c'est plutôt

la brigade des emmerdes, des jérémiades et des chiens crevés. Rien de bien bandant comme disent mes collègues. Là, c'est du sérieux. Ça change des petits dealers ou des vendeurs à la sauvette au métro Barbès. J'adore ce quartier, ses couleurs, ses odeurs de cuisine qui me rappellent Djibouti.
Ne rien oublier, bloc-notes, gants, sur-chaussures, masque.

« Siko, c'est ton dépucelage » me lance le commandant Caron.

Ça m'fait marrer, j'ai vu plus de cadavres que lui, plus sales, plus nauséabonds aussi. Mais dans les bouges djiboutiens, la vie n'a pas la même valeur. Un cadavre en chasse un autre. On n'accorde pas autant d'attention aux morts.
Mourir jeune est naturel.
Mourir violemment est quotidien.

« L'officier est sur la place ! » retentit à la radio.

Le signal du « je me décharge de tout ». Les mecs ne prennent pas leurs responsabilités. Ça attend tout de l'officier. Il paraît que ça n'était pas comme ça avant, mais je n'ai rien vu d'autre pendant ces cinq années de police.

Les pires ont été mes années de flicard chez les CRS. Je pensais y retrouver la rigueur militaire. Quelle désillusion. Ça ne prend aucune initiative, mais ça râle quand les ordres tombent et on en appelle aux syndicats dès qu'ils déplaisent.

De mes années de légionnaire, j'avais retenu une phrase du colonel Druene qui m'avait à la fois marqué et rendu fier : « C'est la gloire de la Légion d'avoir dispensé ses chefs de tourner la tête pour voir si on les suit ». Putain, ça claque ! Ils ont l'sens de la formule les Cyrards.

Je jette un œil dans l'appartement pour que le meurtre devienne une réalité. La victime est allongée sur le dos, à poil sur son lit. Un cadavre, ça pue très vite. Celui-ci n'a que quelques heures, mais l'odeur putride de la mort imprègne déjà les lieux, et mes narines par la même occasion.

La bignole attend dans l'escalier, mine défaite, le visage rubicond, le cheveu permanenté et les yeux rouges. Visiblement émue, elle porte l'incontournable sarrau fleuri des ménagères. J'entreprends de la cuisiner.

« M'sieur André l'était allongé sur son lit. J'ai pas tout regardé, mais vu le désordre, j'ai compris. Monsieur n'est pas comme ça. C'est rangé chez lui. J'ai rien touché. Je lui montais un colis. Ça rentre pas dans les boîtes ces trucs-là. Pas question de laisser ça en bas à cause des traîne-savates du quartier.

Oui, pardon, excusez-moi. J'en suis toute retournée. Pensez. Un immeuble aussi calme. C'est le syndic qui va râler. Pas bon pour les locations c't'affaire.

Oui, pardon, s'cusez-moi. Non j'ai rien vu. Pourtant j'ai l'œil, mon mari me dit tout le temps "toi t'as l'œil..." il sait lui qu'il faut être prudent. J'vous l'ai dit qu'il est comme vous? Enfin, j'veux dire pas chef, mais flic quoi. Au central 18. Îlotier. Il connaît le quartier par cœur. Il est respecté. Le shérif qu'on l'appelle. Pensez, "dix-huit ans de bitume", comme il dit.

Oui, pardon, s'cusez-moi. Oui m'sieur André, j'le vois, 'fin, je l'voyais tous les jours. Ça fait drôle de dire ça. J'm'y fais pas. Il a une galerie d'art sur la Butte. Très gentil. Jamais avare sur les étrennes. Un monsieur, toujours bien mis, très discret. Il recevait pas souvent. Que des messieurs, vous voyez l'genre? Mais très gentils, toujours polis, les

bonnes manières d'antan. Enfin pas tous, non, pas tous, vous voyez c'que j'veux dire.

Ben si les jeunes qui; j'vous fais un dessin ou vous voyez? Ben si, les jeunes du bas de la Butte de l'autre côté. Tiens, ça rime avec Butte.

Voilà! Le p'tit groupe en bas du funiculaire. Y'en avait qui montaient des fois. Mais ça restait pas longtemps. Vite fait bien fait. C'est pas comme les amis d'monsieur qui restaient la nuit.

C'est quoi votre accent? Z'êtes pas Français?

Polonais? Ah, d'origine. C'est beau la Pologne.

Non, j'connais pas, vous pensez, loin comme c'est ces pays là. J'ai vu que des photos sur un calendrier une année. Ma sœur. Un pèlerinage à Cracovie qu'elle s'était payée. Mais j'l'ai pas affiché. C'était pas écrit en français. C'est ballot, mettre de l'argent là d'dans. 'fin, comme on dit, c'est l'intention qui compte. Et puis j'ai gardé la statuette de la vierge. C'est déjà ça.

Oui, pardon, s'cusez-moi. Volé? Aucune idée, j'rentrais pas souvent chez monsieur. Mais vu l'bordel faut croire. Ah si, vous avez retrouvé son téléphone? Vous savez, ces nouveaux engins qu'on peut téléphoner avec dehors, collés à des poteaux.

Oui, Bi-bop, c'est ça. Comme ça, le même que l'vôtre. Toujours du dernier cri monsieur. »

Deux mecs en civil, que j'identifie sans peine comme des flics, s'imposent sur ma scène de crime. Le plus vieux m'interrompt et par sa prestance prend immédiatement les commandes de l'opération en cours.

« Salut, Patrick Richard, commandant, chef de groupe à la Crim'. Mon adjoint, Vincent Costello. C'est toi Sikorsky? T'es pas jeune pour un lieu'.

Ah, ancien biffin, emploi réservé, Ok. T'as rien touché?

Parfait. On est saisis, mais tu restes avec moi. Au moins aujourd'hui.

T'inquiète, c'est calé avec ton commanche. C'est un pote de promo. Paraît qu'tu pourrais m'être utile. Tu m'fais un topo? »

D'emblée ces deux flics m'impressionnent avec leur ton assuré de ceux auxquels les événements ont souvent donné raison. On sent le binôme complémentaire, le chef, de mise classique pour les relations avec les autorités, l'adjoint habillé comme un mec de terrain pour se fondre dans la foule. J'enchaîne mes explications, tentant de faire bonne figure.

« J'viens d'arriver. C'est la bignole qui m'a rencardé. Pas facile à cadrer. Bavarde. Une bignole quoi. Pour résumer, le mec est pédé. Genre artiste. Il reçoit des mecs, mais aussi des michetos. Peut-être les tapins du bas du funiculaire. Des p'tits rebeus. Certains ne sont pas homos, mais montent quand même pour agresser leurs clients. »

Richard me précise, « on a déjà pris des flags comme ça. Des fois ça barre en couilles quand le client résiste. »

Je reprends mon topo.

« Porte non verrouillée. Ça sent la passe qui dérape. Son Bi-bop aurait pu être volé. J'connais bien le quartier, j'y habite. J'ai quelques tontons. J'peux tourner avec tes gars si tu veux. »

Calme et sûr de lui, le commandant prend les investigations à sa main.

« Costello va prendre un binôme de renfort. On fait comme t'as dit. Moi je gère ici avec mon procédurier et l'IJ. Apparemment, la victime a des relations. Ça va vite claironner. J'vais avoir les tauliers dans les pattes. Plus tôt on aura des trucs à leur dire mieux ce s'ra. C'est quoi ton accent ?

Ah Ok, impressionnant. Tu f'sais quoi avant dans la boîte ?

Dis-donc, CRS après légionnaire, ça a dû te faire un choc. T'as eu raison, officier et en PJ c'est autre chose. On est dans la vraie vie. Un jour chez les clodos, le lendemain chez les bourgeois. On pourrait écrire un traité de sociologie. »

La bignole regagne sa loge en râlant.

« Bon, c'est pas l'tout, mais j'ai encore l'escalier du B à faire. Le A c'est foutu pour la journée j'ai l'impression. Essayez de pas tout m'saloper. Si vous avez besoin, vous savez où m'trouver. »

La rue c'est mon truc. J'ai toujours eu les bureaux en horreur. Dix années de Légion. Dix de désert. La liberté des espaces désertiques ça rend claustro. Djibouti, 13^e DBLE, la Phalange Magnifique. La 13, comme mon père une génération avant moi. Pas très original comme héritage familial.

J'interpelle Richard.

« Un cousin vient de m'appeler. C'est bien une fausse pute homo qui a secoué not' victime. Ça aurait mal tourné quand monsieur André aurait résisté. Il était costaud l'ancien. La p'tite pute serait en panique. Il a rien eu le temps de prendre à part le téléphone. »

Costello opine du chef.

« C'est toi l'régional de l'étape, tu passes devant et tu chouffes en bas du funiculaire.

T'as le numéro du mort?

Bien joué même. Tu percutes. »

Les petites putes sont bien au pied de l'escalier longeant le funiculaire de Montmartre, casquettes à l'envers, survêt' Adidas et bananes de dealers à la ceinture, occupant les marches parallèles à la crémaillère. Mon tonton est également au tapin. D'un geste imperceptible il me désigne l'intrus du groupe. Approche naturelle. Pas facile de se faire passer pour ce je ne suis pas. Pas l'habitude d'avoir l'air léger quand on a marché au pas toute sa jeunesse, raide et gainé, les bras tendus le long du corps. Costello comprend la situation. Anodin, son mouvement de corps me fait comprendre que c'est parti. Je vois qu'il a l'habitude de la rue. Il s'y fond. FOMEC comme on disait à la Légion. Je compose le numéro de la victime. Paniqué, l'intrus cherche l'appareil dans la poche de sa veste.

Le « top interpell'! » de Costello résonne dans mon discret.

Le jeune collègue en costard se raidit à peine mais l'intrus le sent. Fait chier, ça part à la courrette dans les marches. Pas de bol mec, t'as beau être monté comme une gazelle, j'ai conservé mon physique de bête de guerre. Mes quatre-vingts kilos, tes soixante, on ne tire pas dans la même catégorie. Le plaquage est lourd. J'ai presque pitié de lui. Une belle bouffe au passage avant de lui mettre les pinces. C'est le tarif quand on fait courir un rippeur, kurwa! Fin du match. Gong.

Les collègues de la Crim' me rejoignent, essoufflés, et prennent en

charge le suspect. Costello me propose de rentrer au 36 avec ses gars. Cool de sa part. Pas obligé de me faire participer au reste de la fête.

JEUDI 25 AOÛT 1994
36 QUAI DES ORFÈVRES – PARIS I^{ER}
BRIGADE CRIMINELLE
BUREAU DU GROUPE RICHARD

C'est mythique le 36, son escalier de cent quarante-huit marches recouvert de ce lino usé à la trame, ses bureaux mansardés.

Richard est déjà rentré. Les constatations se poursuivent dans l'appartement. Elles vont durer des heures. La Crim' est réputée pour ne rien laisser passer.

Le jeune commissaire chef de section, au costard bleu impeccable, entre dans le bureau et m'adresse la parole.

« C'est vous le collègue de la 2 ? Commissaire Vitali.

Enchanté lieutenant, le commandant Richard m'a raconté vos exploits. Bien joué. Merci du coup de main. Restez, j'paye un coup à chaque interpellation. »

Richard souligne l'attention.

« C'est bien, vous perpétuez les traditions chef ! »

Un ancien débarque dans le bureau. Costard trois-pièces, cravate en

soie, pompes one cut glacées. Un mélange de chic français et de classe italienne. Semblant fier de lui, il s'adresse à l'assemblée.

« Constat' terminées! De la belle ouvrage, vous pouvez me croire. C'est toi la vedette du jour?

Mullier, Jean-Paul Mullier, chef des procéduriers. Le Debussy de la procédure. Je fais toujours dans la finesse et le ciselé.

Arrête tes salamalecs, pas d'monsieur entre-nous. Ici on m'appelle La Mule. Mais tu peux m'appeler maître mon bisouquet. Je suis à la fois leur père spirituel et leur psy. Je porte sur mon bât le fardeau de leurs sombres âmes. J'suis un ancien d'la 2, comme toi.

Ah, tu bosses avec Caron, on connaît bien ici. Un bon flic de rue ton chef. Un peu border parfois, mais faut ça sinon les voyous s'en sortent. Vingt fois serrés, vingt fois dehors. La justice part en capilotade mon bisouquet. Tu passeras me voir dans mes appartements sous les toits. »

Au départ de La Mule, le chef de groupe tente de me rassurer.

« T'inquiète, il est pas d'la jaquette. La Mule c'est un personnage, mais, niveau constat' et accouchements des aveux c'est une pointure. Chez nous tu verras c'est hiérarchisé. Lui, il est procédurier.

Non c'est pas juste un greffier. Un procédurier est un enquêteur d'expérience rattaché à un groupe. Il fait les constatations sur la scène de crime et rédige le PV, puis il se tape l'autopsie. Et comme il connaît la scène par cœur, c'est lui qui entend le mis en cause. La Mule, il a ses techniques. Il t'expliquera. »

SOUS LES TOITS DU 36 – PETIT BUREAU MANSARDÉ

« Entre même ! » me lance Mulier.

J'ai l'impression de pénétrer dans l'étude d'un notaire. Cheminée de marbre, meubles anciens, bibliothèque Louis-Philippe, parfum de papier d'Arménie. Une collection de Pléiade orne une étagère fixée sur l'un des murs. Il y aurait donc des lettrés chez les flics. Espèce rare.

Le collègue trône derrière un bureau orné de marqueterie. Il semble fier de mes compliments sur sa déco.

« École Boule, oui. T'as l'œil. L'excellence française jeune homme. Mister Polack aurait donc un peu de culture ? »

Sa question me désarçonne.

« Ma mère parlait français couramment. Pas celui de la rue. Celui de l'école française des sœurs de Saint-Paul. Elle évoquait souvent la France. »

Il insiste en venant à des questions plus personnelles.

« Simple en fait. Ou pas d'ailleurs. Les soubresauts de la grande

histoire engendrent parfois de belles romances. Elle était indochinoise, comme on disait à l'époque. Morte quand j'avais dix ans. C'est elle qui m'a appris le français. Traductrice pour l'armée française en 1954. Ça te parle ? »

La Mule acquiesce, me dévoilant par là même sa culture historique.

« La débâcle de l'armée coloniale. Diên Biên Phù, Bigeard. »

En confiance, mes confidences s'enchaînent.

« Bigeard et tant d'autres jeunes hommes valeureux. Le lieutenant-colonel Gaucher aussi. Mort au combat. Mon père était légionnaire. 13^e DBLE. Pour un soldat, perdre son chef de corps c'est comme perdre un père. À la chute de Béatrice, il a réussi à ne pas être fait prisonnier. Avec quelques survivants, il a rejoint Saïgon pour retrouver sa petite Mai Ly. Il était fou d'elle. En glissant quelques billets à un navigateur de l'armée de l'air, il est parvenu à la ramener dans une malle avec le reste du régiment et a rejoint le quartier de la 13 à Sidi-Bel-Abbès. J'sais pas pourquoi j'te raconte tout ça. »

Il me rassure d'un ton presque paternel.

« C'est l'ambiance de ce bureau qui fait ça même. Y'en a d'autres qui ont accouché ici. Flics ou voyous. J'aurais dû être psy. "Accoucheur des sombres âmes" je te l'ai dit. Reste si tu veux. J'vais entendre la p'tite pute. Ça devrait pas être long. Le travail a commencé. Les contractions se font plus régulières. Ton serrage lui a fait perdre les eaux apparemment. »

Un duo de bleus apparaît, timides et empruntés, ils lancent le coup de raquette réglementaire.

« Commandant, m'repects ! Vot' GAV. »

Mullier les salue en retour, d'un ton volontairement un peu hautain, mais surjoué.

« Merci messieurs. Vous seriez bien aimables de me ramener trois sandwiches et un Brouilly du Soleil d'Or ? À cette heure, c'est foutu pour le plat du jour. Prenez le temps de boire un demi et faites inscrire tout ça sur ma croume. »

À l'adresse du gardé à vue il reste très courtois, ce qui n'est pas sans m'étonner de la part d'un flic :

« Entrez jeune homme. Asseyez-vous. Poulet ? »

Sans attendre sa réponse, il s'adresse aux deux collègues.

« Trois poulet-crudités s'il vous plaît messieurs. Sans jeu de mots. »

Assis dans un vieux fauteuil club en cuir près d'une très belle encoignure en noyer, j'observe le dialogue qui s'établit. Presque un monologue en réalité, entrecoupé de quelques sanglots et acquiescements de la tête.

« Ça va aller jeune homme. Je sais les pensées qui se bousculent dans votre crâne. Vous vous dites, le flic va m'embrouiller, il va me retourner la tête, etc. Vous, vous allez tout d'abord me mentir. C'est normal, réflexe primaire de survie. Et puis vous me direz ce qui s'est vraiment passé. C'est toujours comme ça. Je sais que vous n'allez pas me croire, mais actuellement, votre meilleur ami c'est moi. Les jurés comprennent toujours mieux quand on leur explique bien les choses. Je sais que vous ne vouliez pas le tuer. Les autres petites putes du bas la Butte se sont déjà mises à table. Vous n'êtes pas comme eux, je présume ? Je sais que vous n'êtes pas une petite pute. Un vrai mec vous. Mangez. Ça s'passera mieux. »

Un silence presque apaisant s'installe. J'en profite pour grignoter. Rien dans l'ventre depuis le café de ce matin, ça commençait à gargouiller.

Le suspect s'écrie soudain :

« Le téléphone, j'l'ai trouvé dans une poubelle. »

La Mule le renvoie en fond de court :

« Et vos empreintes chez la victime, dans une poubelle aussi? » en lui jetant une feuille de papier sous les yeux. « Votre relevé décadactylaire. Ça vous parle jeune homme? »

Vos paluches! »

Revers le long de la ligne, le gamin s'effondre, dans un cri mêlé de sanglots :

« J'voulais pas l'tuer! Le vieux il était à poil. Il voulait m'enculer. C'hui pas une fiotte moi! Mais il m'a chopé. Il était fort. Au moins cent kilos le porc. J'ai eu peur pour mon cul, alors j'ai cogné, cogné, cogné, j'voulais pas, j'vous jure! »

Le collègue reprend :

« Un peu étranglé aussi non? Ne pleurez pas jeune homme. Avec un bon baveux, les circonstances atténuantes ça se plaide bien. Allez, on va écrire tout ça et vous pourrez dormir au chaud au dépôt.

La suite? Simple. Dans l'ordre, vos aveux ce soir, puis la nuit au dépôt. Fin de garde à vue demain matin, direction le bureau du juge. Inculpation pour coups ayant entraîné la mort sans intention de la donner. "Homicide praeter intentionnel" comme disait le professeur Para à l'école de police. Mais vous vous en foutez du latin jeune homme, n'est-ce pas? Et la Santé dans la foulée. Vous verrez, ça ira mieux après tout ça. »